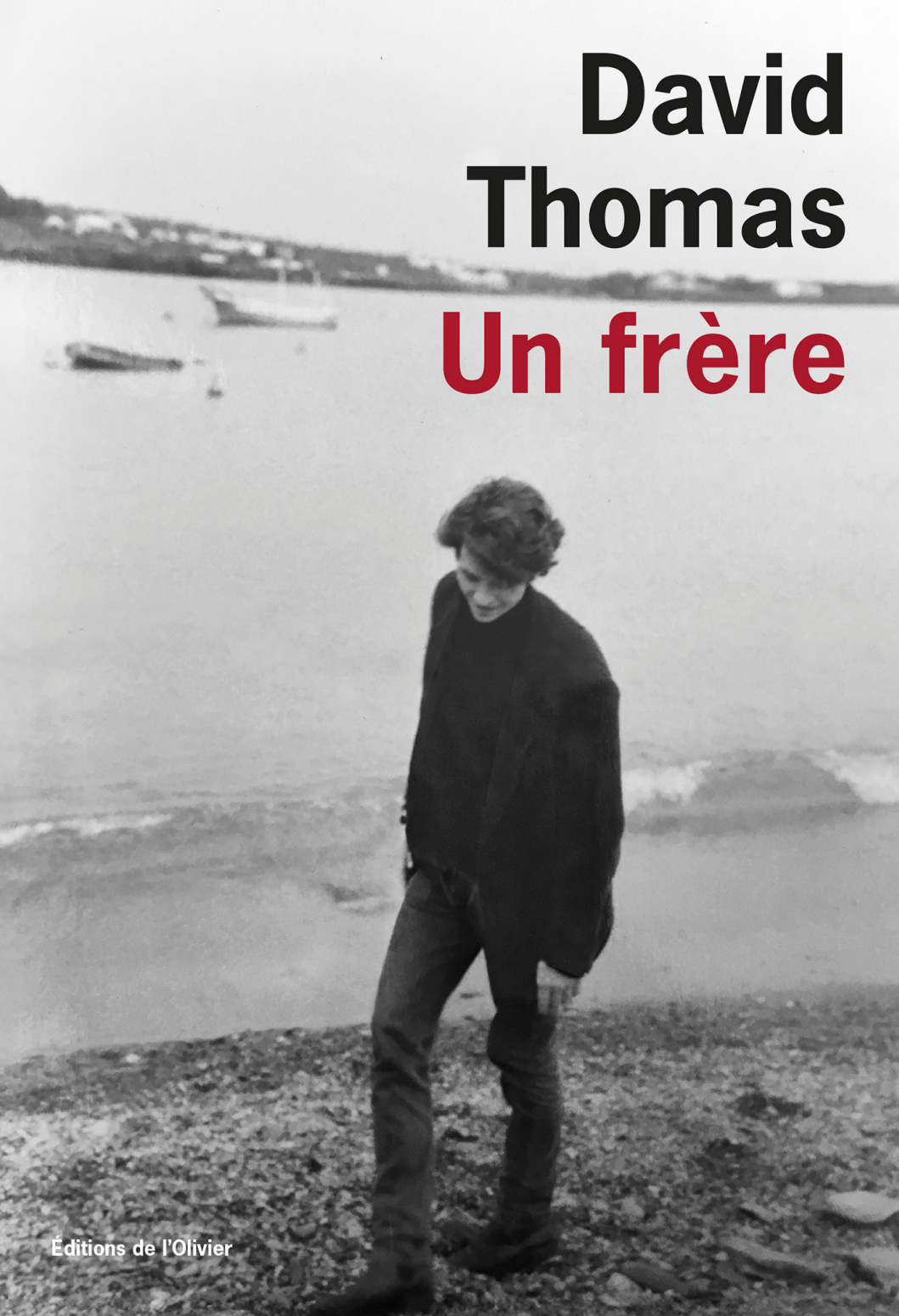
David Thomas

Un frère



Éditions de l'Olivier

Un frère

Du même auteur

La Patience des buffles sous la pluie
prix Découverte de la Fondation
Prince Pierre de Monaco
Bernard Pascuito éditeur, 2009
« Bibliothèque de l'Olivier », 2022

Un silence de clairière
Prix Orange du Livre
Prix Louis Barthou de l'Académie française
Albin Michel, 2011

Je n'ai pas fini de regarder le monde
Albin Michel, 2012

On ne va pas se raconter d'histoires
Stock, 2014

Hortensias
Stock, 2015

Le poids du monde est amour
Anne Carrière, 2018

Un homme à sa fenêtre
Anne Carrière, 2019

Seul entouré de chiens qui mordent
Prix de la Nouvelle de l'Académie française
Éditions de l'Olivier, 2021
Points, 2023

Partout les autres
Prix Goncourt de la Nouvelle
Éditions de l'Olivier, 2023
Points, 2024

DAVID THOMAS

Un frère

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.2340.6

© Éditions de l'Olivier, 2025.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Lone Man Drinking

1

Le masque

C'était à un mariage. Le dernier où nous sommes allés ensemble, quelques mois avant sa mort. Il était là, assis au milieu de tout le monde, entouré de gens qui allaient et venaient une coupe de champagne élégamment maintenue au bout d'un poignet souple, de gens qui presque glissaient dans un ballet fluide et élégant. C'est ça le bonheur (ou son image), glisser. Le malheur, lui, fige les êtres. Il était assis au milieu du mouvement, immobile, courbé, les épaules rondes en carapace, les mains jointes entre les genoux, avec un masque sur le visage, le masque de la souffrance. Il donnait l'impression de parler tout seul alors que ce n'était pas le cas, mais il semblait enfermé en lui-même et répondre à une voix intérieure, prenant l'expression de l'inéluctable défaite, celle qui saisit après le verdict. Son masque était celui de quelqu'un qui a compris que plus rien ne changera, que c'est perdu, que c'est fini. Il pleurait. À sec, sans larmes. Provoquant une gêne. Les convives le contournaient, l'évitaient. Qui est ce type qui souffre autant sans être capable de se contenir ? Et de quoi souffre-t-il ? Il est fou ? Il ne peut être que fou.

2

Les deux pertes

J'ai perdu deux fois mon frère.

La première perte fut un éloignement interminable de presque quarante ans durant lesquels la maladie mentale me privera, chaque jour un peu plus, de mon premier écho. Parce qu'il sera inadmissible pour moi que la schizophrénie me prenne mon frère, je passerai, pendant tout ce temps, par l'insouciance, l'aveuglement, le déni, l'illusion, l'évitement, la distance, mais aussi l'abattement, la tristesse, la colère, la thérapie, l'alcool, l'isolement, le mensonge, la peur, jusqu'à la cassure aussi, pour me sauver moi-même. Pendant presque quarante ans mon frère aura été là sans plus vraiment être là. Lui, mais plus lui. Un autre. Aliéné par un diable vicieux, sadique qui s'est joué de lui et de nous, sa famille.

La folie renvoie dans notre langue et notre culture à deux interprétations radicalement contradictoires. Une excentricité, une singularité, une indépendance élégante et gracieuse, d'abord, face à la norme fade et emmerdante – « quel grand fou, il est foufou, faire une folie, aimer follement, un truc de ouf… » –, version colorée et pétillante du mot que l'on utilise pour désigner

quelqu'un ou quelque chose d'original, en marge. Cette première lecture du mot allège ce qui ne peut être allégé, car rien n'est plus pesant, plus lourd, que la folie. Et puis cette lecture est vidée de ce qui est son essence même, l'aliénation, c'est-à-dire la perte du jugement, du libre arbitre, la dépossession de sa raison, de son autonomie, de sa crédibilité, la dépossession de tout ce qui fait soi.

L'essence même de la folie, c'est la seconde lecture, la plus obscure, la plus sombre, que même la psychiatrie n'utilise plus depuis longtemps, et qui désigne un enfermement mental, une souffrance indescriptible d'être coupé des autres et de soi, quelque chose qui vous met hors du monde sans votre consentement, tout en vous faisant croire (et c'est là toute la subtilité du vice) que vous en faites encore partie. Celle-là, évidemment, est la plus dure. Alors, quand je lis, dans un article sur Sylvia Plath d'un écrivain-critique qui ne semble pas avoir approché beaucoup d'aliénés : « Les malades mentaux font d'extraordinaires narrateurs car tout ce qu'ils disent est original, décalé, comique. Ce qu'on cherche dans un roman, c'est fuir la banalité. Beaucoup d'auteurs devraient faire un séjour en HP pour voir l'existence sous un angle différent », j'ai envie d'emmener son auteur à Sainte-Anne, pas pour un reportage d'une semaine, non, mais pour un mois ou deux, afin qu'il voie de près la texture du supplice, qu'il la touche, qu'il la sente (l'haleine provoquée par certains médicaments !), qu'il vive l'ennui, le vide, la peur, l'angoisse, la solitude, l'exclusion, l'épuisement, l'infantilisation, les dysfonctions du corps et les courts-circuits de l'esprit. Je voudrais qu'il prenne quarante kilos, qu'il transpire à tremper ses vêtements, qu'il perde ses dents, que ses mains tremblent comme celles d'un parkinsonien, qu'il ait du mal à chier, à bander, à

parler, à voir, à marcher sans trébucher et à comprendre où il est. Les hôpitaux psychiatriques ne sont pas des savanes peuplées d'animaux magnifiques, ils sont des enfers où errent des êtres liquidés de tout ce qui nous rend libres. Dans ces établissements, on est bien loin du *Roi de cœur*, le film de Philippe de Broca, et de cette bourgade qu'ont fuie les habitants, laissant livrés à eux-mêmes les internés qui y ont recréé une société fantasque et angélique. Il ne faut ni oublier ni considérer comme un détail dans l'histoire de Sylvia Plath ce qui a précédé et provoqué ce dernier geste du 11 février 1963, alors que ses enfants dorment encore à l'étage, après avoir calfeutré les portes et les fenêtres de sa cuisine pour ensuite ouvrir le gaz et se plonger la tête dans le four. Quel sommet de douleur faut-il atteindre pour mettre fins à ses jours avec ses enfants qui dorment à quelques mètres de vous ? « Et je serai utile quand je reposerai définitivement », a-t-elle écrit. C'est clair.

Lorsqu'on évoque cette seconde lecture du mot *folie*, chacun met le sens qu'il peut derrière ce mot, chacun fait avec sa peur, avec ce qu'on est capable ou non d'accepter, avec son savoir, sa raison, son expérience, mais aussi son ignorance et son instinct de survie. Le mot peut renfermer une multitude d'interprétations. Je n'ai pas les compétences pour dire ce qu'est la folie, la seule chose que je sais, dans mes profondeurs les plus archaïques, c'est qu'elle est pour moi la pire des afflictions. Cette souffrance, je l'ai vue quatre décennies dans les yeux de mon frère. Et quand on a vu ce regard qui vous supplie de le sortir de là, qui vous adjure de l'aider, de mettre fin à ces hurlements silencieux, alors que l'on est TOTALEMENT impuissant pour ouvrir la porte de cette prison intérieure, on vit, même normalement, même heureux, avec une peine aussi diffuse qu'un brouillard. Même

sous les latitudes les plus ensoleillées, même lorsque le bonheur est indécent, même quand la vie est un miracle, ce brouillard est toujours là pour vous rappeler le lamento sourd de la peine. Pendant presque quarante ans, ni mes parents, ni mon frère aîné, ni moi n'avons vécu sans ce brouillard. Là, à l'intérieur, derrière la joie et les sourires, toujours, il y avait cette brume. Et dans la brume, la silhouette de mon frère qui s'éloignait, lentement, inéluctablement, emporté par la maladie mentale. Jusqu'à ce que l'on ne parvienne pratiquement plus à le distinguer, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une ombre.

La seconde perte sera brutale. Mais cela s'inscrit dans la logique de ces quarante années ayant été une glissade vers toujours plus de dureté. Il fallait donc que ça s'achève par un knock-out, un dernier coup fatal.

Autant la première perte, j'ai mis trois décennies pour l'admettre, autant celle-là, je l'ai vue venir. Je *savais* que ça se terminerait comme ça. Je le redoutais mais j'en étais convaincu. Un jour on m'appellerait pour me dire qu'on n'a plus de nouvelles de lui, qu'il ne répond plus au téléphone depuis plusieurs jours et qu'il ne rappelle pas. Qu'il faut aller voir chez lui. Voir. Je savais très bien ce que j'allais voir. Enfin, pas tout à fait. Je savais ce que j'allais trouver mais je n'avais aucune idée de ce que j'allais voir. Et ce jour-là arriva.

3

Allongée sur lui

La voix de la directrice de la clinique est lustrée d'une crainte contenue : « Il n'est pas rentré depuis trois jours. » En vingt-cinq ans il n'a jamais été buissonnier pour rejoindre son refuge. Là-bas, derrière ce rempart végétal juché sur les collines de Meudon, il se protège de la violence de la maladie. Il n'a jamais manqué un repos. Ce qui est anormal n'augure rien de bon. Mais jusqu'à ce 21 juin il y a toujours eu une surprise qui soulage. Espérer avoir plus de réussite que la directrice est vain, tomber sur une messagerie est un faux départ. L'inquiétude est une eau rusée, elle s'infiltre, contourne, trouve les interstices et fonce torrentielle dans les failles. Sur le scooter qui traverse la ville, incapable d'imaginer la raison de ce silence, je me dis qu'il y en a une qui me surprendra, laisse une chance au hasard, ne coince pas le destin, me dis-je, permets-lui une issue. Les poignées du deux-roues contiennent tout le courage avant la peur. Une fragile fabrication.

Dans son quartier je sonde tous les lieux de ses haltes habituelles. « Vous avez vu Édouard récemment ? Hier ? Ce matin ? » 10 h 38. Une fois, deux fois, trois fois. La sonnette reste muette. Comme c'est haut trois étages. Tambours, appels. Une fois, deux